

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

A SA PLACE.

Il y a place pour chaque chose, et chaque chose doit être à sa place.

Les personnes sont soumises à la même loi.

Une personne est à *sa place*, lorsqu'elle fait précisément ce que Dieu demande d'elle.

La mère de famille qui élève *chrétiennement* ses enfants est à sa place.

Le père qui travaille *consciencieusement* à l'établissement de sa petite famille, et dans une fin *surnaturelle*, est à sa place.

Les enfants qui voyant dans leurs parents les *représentants de Dieu*, agissent en conséquence, sont aussi à leur place.

Avec la grâce de Dieu, il est toujours assez facile d'être à sa place.

Un jour viendra, où, bon gré mal gré, chacun devra prendre sa place.

La place que nous occuperons un jour dépend de celle que nous occupons aujourd'hui.

Dans le monde celui qui est aujourd'hui bien placé, n'est pas sûr de l'être demain.

Lorsqu'il s'agit du salut, celui qui est maintenant dans la bonne place, ne peut en avoir qu'une meilleure dans la dernière distribution des sièges au jugement dernier.

Donc, que chacun soit dès ce jour, à sa place. F. A. B.

UNE VISITE DE MARIE

(Récit d'un missionnaire.)

Un évêque écossais parcourait à pied les montagnes de son diocèse. La nuit le surprit dans une forêt où il s'était égaré. Après avoir longtemps cherché, il rencontra enfin une chaumière habitée par une pauvre famille. Ces braves gens le reçurent sans savoir qui ils possédaient sous leur toit, car l'étranger s'était enveloppé d'un large manteau. L'évêque, de son côté, ignorait quels étaient ses hôtes. Étaient-ils catholiques ? Étaient-ils protestants ? Aucun indice n'était là pour éclaircir ce doute.

Cependant, après quelques moments d'une mutuelle réserve, la physionomie de cette humble famille commença à se dessiner, et l'évêque put avoir des soupçons favorables. Avec un empressement mêlé de respect, la mère, qui paraissait être veuve, avait mis en mouvement ses nombreux et vigoureux enfants, pour offrir à l'étranger une hospitalité convenable. En quelques instants une modeste table fut dressée, et l'évêque fut invité à prendre un repas très simple, mais copieux et propre. Pendant le repas, la conversation s'engagea avec cette curiosité réservée de gens qui s'abordent pour la première fois. Tout en parlant, l'évêque étudiait son monde. Il ne tarda pas à s'apercevoir, malgré les efforts qu'on faisait pour se cacher, qu'une grande tristesse accablait ces pauvres gens et qu'un deuil profond les affligeait.

Après avoir hésité quelque temps, l'évêque s'enhardissant leur dit :

— Vous êtes tous bien bons, mais vous me paraissez bien tristes.

— Hélas ! oui, répondit aussitôt la mère, qui semblait attendre cette question pour se décharger, oui, nous sommes tristes. Ici, à côté de nous, couché sur un pauvre lit, notre vieux père va mourir ; et ce qui nous afflige le plus, c'est qu'il prétend vivre encore et refuse obstinément de se préparer à la mort.

— Pourrais-je le voir ? dit l'évêque ému et surpris.

— Volontiers, répondit la femme, avec cette confiance qui est le propre des âmes affligées. Et, aussitôt, elle introduisit son hôte dans la petite chambre du malade.

Effectivement, le vieillard que l'évêque y trouva était réduit à l'extrémité ; la mort semblait n'avoir plus qu'un pas à faire pour l'atteindre, et le malade ne voulait pas mourir. A la première allusion que fit l'évêque à ce sujet, il sembla retrouver toute sa vigueur et répondit avec force : Non, je ne mourrai pas.

— Mais, mon ami, songez-y donc, nous devons tous mourir, et votre maladie jointe à votre âge...

— Je vous dis que je ne mourrai pas ; c'est impossible. Et à toutes les réflexions qu'on lui opposa pour le persuader, ce fut son invariable réponse : Je ne mourrai pas.

— Mais, lui dit enfin l'évêque, me direz-vous pour quelle raison, n'ayant plus qu'un souffle de vie, vous ne prétendez ne pas mourir.

— Monsieur, êtes-vous catholique ?

— Oui, je le suis, répond l'évêque ?

— En ce cas, dit le malade, je vous dirai pourquoi je ne mourrai pas. Et, ramassant toutes ses forces, il se leva sur son séant et lui dit d'une voix mourante, mais encore forte : Je suis catholique aussi, Monsieur ; depuis ma première communion jusqu'à ce jour je n'ai jamais manqué de demander à la sainte Vierge la grâce de ne pas mourir sans avoir un prêtre à mon lit de mort, et vous croyez que ma Mère pourrait ne pas m'exaucer ? C'est impossible ! c'est impossible ! je ne mourrai pas.

— Mon enfant, s'écria alors l'évêque touché jusqu'au fond de l'âme, mon enfant, vous êtes exaucé. Celui qui vous parle est plus qu'un prêtre, c'est votre évêque. La sainte Vierge elle-même vous l'a amené à travers les forêts pour recueillir votre dernier soupir. En ouvrant son manteau, il fit briller aux yeux du malade sa croix pectorale. A cette vue, le malade fut transporté de joie s'écria :

— O Marie ! ô ma bonne mère ! je vous remercie. Puis, se tournant vers l'évêque : Confessez-moi, dit-il, maintenant je crois que je vais mourir. Quelques instants après, purifié une dernière fois, il mourait en prédestiné.

Cet homme croyait à la parole de saint Bernard, qui déclare qu'on n'a jamais invoqué la sainte Vierge sans être exaucé. Le Saint-Esprit, que l'Église appelle le doigt de Dieu, avait écrit dans son âme une parole analogue à celle de saint Alphonse : " Il est impossible qu'un véritable serviteur de Marie se damne. "

Cette parole l'a sauvé. L'ANGE GARDIEN.

L'HIVER

L'hiver peut être comparé à la mort, ou du moins, à une maladie de langueur, si vous ne regardez, que l'extérieur des campagnes et même des villes pendant cette triste saison ; car les champs dépouillés sont mornes et silencieux, couverts de frimas et de neige ; et l'homme de la cité, naturellement frileux, ne sort que pour ses affaires : le reste du temps, il se tient fermé dans ses chauds appartements.

Mais l'hiver, qui est la mort à l'extérieur, est la vie à l'intérieur. N'est-ce pas, en effet, pendant l'hiver surtout, qu'ont lieu les réunions, les soirées, les invitations, les repas de famille ? Et pour ne parler que de la campagne, n'est-ce pas pendant l'hiver, que les membres d'une même famille se trouvent réunis, sous la présidence du père, de la mère, des vénérables aïeux, et passent ensemble de longues et agréables soirées ? Dans les autres temps de l'année, continuellement dispersés pour vaquer à leurs travaux, ils peuvent à peine se voir, s'entretenir un instant, tant ils sont accablés de fatigue, tant ils ont besoin de repos ! Mais, l'hiver, ils ont leurs délicieuses soirées, leurs tendres épanchements, leurs jeux innocents, leurs légendes, leurs contes, leurs histoires... en un mot, la charmante vie de famille. Non, l'hiver n'est pas la mort ; il est au contraire la vie, la vie intérieure.

Le triste hiver arrive, et son deuil et sa glace.
Les oiseaux sont muets ; plus un brin d'herbe vert ;
Les champs offrent l'aspect d'un immense désert
La froide neige nous menace.

A. des J. P.

LE ROUGE-GORGE

Je suis le compagnon
Du pauvre bûcheron.

Je le suis en automne,
Au vent des premiers froids,
Et c'est moi qui lui donne
Le dernier chant des bois.

Il est triste, et je chante
Sous mon deuil mêlé d'or.
Dans la brume pesante
Je vois l'azur encor.

Que ce chant te relève
Et te garde l'espoir !
Qu'il te berce d'un rêve
Et te ramène au soir !

Mais quand vient la gelée
Je frappe à ton carreau :
Il n'est plus de feuillée,
Prends pitié de l'oiseau.

C'est ton ami d'automne
Qui revient près de toi.
Le ciel, tout m'abandonne...
Bûcheron, ouvre-moi !

Qu'en ce temps de disette
Le petit voyageur,
Régale d'une miette,
S'endorme à la chaleur !

Je suis le compagnon
Du pauvre bûcheron.

MICHELET.

SCIENCE DOMESTIQUE.

HUILAGE DES PLANCHERS

Pour huiler un plancher, mélangez quatre pintes d'huile de lin crue, deux pintes de térébenthine en esprit et une pinte du meilleur "coach japan". Le plancher devra être parfaitement net avant d'y appliquer le mélange.

PEINTURAGE SANS HUILE.

Voici une bonne recette pour la *Kalsomine* :—procurez-vous quinze livres de blanc de Paris, une demi livre de bonne colle blanche et un quarteron de savon de castille en poudre. Faites dissoudre la colle dans de l'eau chaude, mélangez-la ensuite avec le blanc de Paris, ajoutez-y le savon et de l'eau froide, si c'est nécessaire, pour lui donner la consistance voulue. On doit brasser le mélange jusqu'à ce que l'enduit devienne parfaitement lisse avant de l'appliquer aux boiseries ou aux murs. Ce mode de peinture convient seulement à l'intérieur des maisons.

VERNISSURE DES MEUBLES.

Quand vous désirez mettre une nouvelle couche de vernis sur vos meubles, commencez par les laver d'abord, avec une forte solution de soude, pour en enlever toutes les particules de matières grasses. S'il s'y trouve des égratignures, il faudra faire disparaître le vieux vernis. Pour cela, lavez-le avec l'esprit d'ammoniaque pour l'amollir, puis grattez-le, lavez le bois avec de l'eau claire et rincez-le avec du vinaigre. Frottez ensuite avec du papier sablé. Je me sers du No 1½ pour cela. Lorsque le bois est uni, appliquez-y une couche de vernis No 1; laissez le sécher, puis frottez avec du crin ou du poil frisé, pour ôter le luisant, faites disparaître la moindre particule de poussière avec un linge net, et appliquez finalement une couche de vernis coulant à meubles. Les meubles les plus égratignés, paraîtront aussi neufs, avec ce procédé, que s'ils arrivaient de la fabrique, et cela avec peu de dépense.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE SEPTIEME

DU 20 MARS AU 2 AVRIL.

Mercrèdi, 26 mars. — Avant-midi, j'étais à écrire à Mgr Jacobini, et voyez si c'était beau !.....

J'en étais là quand une sœur entrant me remit deux lettres, venant de Saint-Lin, l'une de M. Payette, l'autre de vous, mère. Que faire ? Les lire ? cela va me donner de telles distractions, que je ne pourrai me tenir dans la disposition d'esprit calme et lucide, nécessaire pour terminer cette lettre importante ; et il faut pourtant la remettre cet après-midi. Je fis un acte héroïque. Je cachai, le plus loin de ma vue possible, les deux messagères de St-Lin, et je continuai tranquillement mon travail.

Quand je posai la signature, ma montre marquait midi moins dix minutes. Dix minutes pour savourer deux morceaux aussi délicieux, c'est trop court. Et je me suis mis à lire la gazette. Là, je ne faisais plus un acte de vertu, mais bien un acte de sensualité. Mon instinct ne me trompait pas. Rarement deux lettres m'ont causé autant de plaisir ; elles étaient pleines de bonnes nouvelles et de bonnes choses. C'est celle du 13 mars, dans laquelle vous me dites que Madame Leclerc est mieux d'une maladie qu'elle a faite. Vous m'annoncez des lettres de X et Y. Je ne les ai pas reçues. Vous remercieriez bien M. C. de sa bonne réponse et de ses pieuses prières. Vos prières, à tous, aplanissent les voies, combler les vallées, abaissent les montagnes. Je ne puis dire dans une lettre et confier au papier les facilités que la Providence ménage à ma mission. Je vous conterai cela un jour. Il y a là un agent supérieur à ma petite diplomatie ; il y a la main de la Providence ; et cette main est fléchie et dirigée par la force de la supplication.

J'envoie sous ce pli trois images, une pour Caroline, une pour Alphonsine, une pour Moïse. Ça me tait plaisir, quand je pense que sous mon toit Dieu est servi comme il faut. Deux prêtres, saints ; une mère bonne ; deux filles pieuses ; et un garçon qui le deviendra.—Bonsoir ! que Dieu veille sur vous et vous conserve.

Je ne reconnaitrai plus mon église, quand je retournerai. Tout va être si beau, si luisant, si fini ! Vous voyez, mon cher ami, que je réponds à votre lettre du 13 courant. 600 pâques à cette époque ne sont pas mal. Les chemins seront beaux jusqu'à la fin du mois, et les gens préfèrent faire leurs dévotions dans la semaine sainte, 130 piastres de supplément au 13 mars, est beau ; le reste viendra avec Pâques, ou... ne viendra pas. Je vous félicite sur le cours d'instructions, que vous donnez, il est bien choisi et rationnel. J'apprends d'autres sources que l'auditoire va toujours croissant. C'est le thermomètre de l'intérêt qu'on y trouve. Je remercie les Dames de Ste Anne de la messe qu'elles ont fait chanter en l'honneur de St. Joseph pour le succès de mes affaires. C'est l'homme, entre les mains duquel il faut les confier ; et par un accord frappant, j'ai tenu à entrer en cour romaine la plus épineuse de mes questions précisément le jour de St. Joseph. Ça meilleure mine que plusieurs croient. Ceci entre nous.—Vous m'avez l'air à vouloir rester encore dans la sacristie inférieure. Faites comme vous voudrez.—Les commissaires d'école sont désappointés et moi je suis surpris d'avoir reçu de l'argent cette année ; je ne m'attendais pas qu'on serait écouté si tôt. Ce n'est pas une petite affaire que d'avoir le pied dans l'étrier. Maintenant avec un peu d'habileté on montera bien le cheval. Merci pour les renseignements généalogiques ; en passant en France, j'irai voir tous mes cousins de deux cents ans passés.— Je vous envoie la *Géographie*, où vous trouverez des articles intéressants sur Mgr. Labelle, qui fait du bruit. M. Cousineau ne vous oublie pas, nous parlons souvent de vous. Mes saluts à M. Cabana, qui m'écrie régulièrement toutes les semaines... sur une enveloppe de lettre. Au revoir !

AMOUR ET LARMES

IX

ESPÉRANCES

Il la plaignit et ne la gronda pas. Trop heureux de trouver une chimère où il avait redouté une faute :

— Tous nos maux sont finis, dit-il, l'heure de la récompense a sonné.

— C'est l'heure du Ciel, soupira Annonciade défaillante, et s'arrachant des bras d'Amédée pour appuyer ses deux mains sur son cœur, dont les palpitations violemment augmentées menaçaient de la suffoquer.

Et ainsi soudainement rappelée à la vérité de la situation, elle jeta un grand cri :

— Amédée, soutenez-moi, je vais mourir !

Il ne voulait pas, il ne pouvait pas entendre parler de mort par cette belle créature qu'aux lueurs incertaines de la nuit il voyait si séduisante dans sa jeunesse, dans sa blancheur. Il crut que l'émotion seule causait l'état de souffrance d'Annonciade, et, la prenant dans ses bras, il l'emporta comme un enfant, et gagna la maison en la berçant le long du chemin.

Ils eurent cette heure de joie.

La santé d'Annonciade parut s'améliorer durant quelques jours. Le bonheur avait amené dans l'état général une crise salutaire qui, crut-elle, devait la sauver. De longs jours fortunés lui apparurent à l'horizon radieux, elle espéra goûter sur la terre les joies du ciel... Partage impossible, rêve insensé du cœur qui dura ce que dure une illusion.

Peu de semaines s'écoulèrent avant que la maladie prit son cours. Les oppressions devinrent si fortes qu'Annonciade ne pouvait tenir au lit que soutenue par une pile de coussins.

Amédée fut prévenu par le médecin qu'il restait peu d'espoir. Ce fut une espèce de coup de foudre. Amédée était encore dans l'enivrement causé par la résurrection morale d'Annonciade. Il

essaya de lutter contre la vérité, elle devint si palpable qu'il fallut bien courber sa volonté, si rebelle qu'elle fut, à l'acceptation d'un semblable malheur.

Le médecin conseilla l'air natal comme suprême remède. Annonciade ne fit aucune objection ; il lui sembla que le sacrifice complet de la pensée qui avait martyrisé sa vie serait agréable à Dieu, que Dieu voulait cela et pas autre chose, et elle tenait à l'accomplir avant de mourir.

On écrivit donc à Argentan l'état désespéré de la jeune femme. Rien n'y avait préparé ces cœurs aimants, que la foi seule soutint. On fit les préparatifs nécessaires pour recevoir la chère petite fée et pour adoucir ses derniers instants, s'il n'y avait pas moyen d'arrêter les desseins de la Providence et de la soustraire à la mort.

X

LA MORT.

C'était l'époque charmante de la fin du printemps, quand les beaux jours sont assurés sans l'inconvénient de la chaleur ; l'année, d'ailleurs, était exceptionnelle et la nature semblait avoir revêtu ses plus riches vêtements pour accueillir la pauvre malade. Les marronniers portaient leur riche parure de feuilles, ils élevaient fièrement vers le ciel leurs têtes couronnées et formaient une splendide avenue au-devant du château ; les tilleuls fleuris plus tôt commençaient à secouer leurs graines, elles roulaient dans les allées comme un tapis parfumé sous les pieds des promeneurs, le rossignol s'éveillait des langueurs de l'hiver et préludait par ses gracieuses roulades aux harmonieux concerts qu'il allait donner à la terre pour les fêtes de son hymen ; et pendant que les jasmins, les chèvrefeuilles, les boutons de rose, les seringas s'ouvraient, les jacinthes, les primevères, les jonquilles et tant d'autres fleurs sans nom qu'un souffle fait naître, qu'un souffle détruit, inclinaient leurs pétales et comme des crânes dénudés montraient la vanité de toute chose.

Ce fut dans cette nature luxueuse et enchantée, qu'on ramena la jeune malade, pour mourir sous les frais ombrages qui avaient abrité ses premiers pas dans la vie. Du wagon spécial dans lequel on l'avait transportée couchée, elle passa dans la voiture de famille où Marie-Sophie la reçut en silence, trop oppressée pour parler, trop virile pour pleurer. Les regards et les lèvres des deux sœurs ne se quittèrent presque pas durant la route ; elles rachetaient le passé.

Le trajet, quoique court, fatiguant la malade, on mit le cheval au pas. Cela donnait au retour quelque chose de lugubre en rapport avec un enterrement. Les paysans, qui reconnaissaient la livrée de Madame de Ribienne, saluaient étonnés de cette marche lente. Un vieillard s'approcha :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade, Oscar ?

— Oui, mon Jean-Louis ; notre jeune maîtresse, mam'zelle Annonciade.

Ces braves gens n'avaient pu s'habituer à l'appeler madame.

Le vieillard s'avança jusqu'à la portière, la main à son bonnet de coton ; Oscar arrêta le cheval.

— Faites excuse, chère demoiselle ; est-ce que vous étions vraiment malade ?

Elle s'était soulevée sur le bras de Marie-Sophie ; gracieuse et bonne toujours, elle tendit sa petite main décharnée au paysan.

Il la serra avec reconnaissance et dit avec émotion :

— Comme vous êtes changée ! je n'vous aurions pas reconnue.

— L'air du pays va la guérir ! s'écria avec un calme affecté Marie-Sophie, dont le cœur se brisait en lisant la mort sur les traits de sa sœur.

— Ah ! Marie, dit Annonciade avec un geste de dénégation ; puis faisant un effort et s'adressant au vieillard : père Jean-Louis, priez pour moi.

Le bonhomme essuya d'un revers de manche ses yeux humides. Cette petite, il l'avait vue grande comme rien, c'était quasi comme un des siens, disait-il le soir à son monde de ferme, quand on devinait en soupant :

De nouveau la voiture roule sans bruit. Elle entre dans le parc où tout chante, fleurs, plantes, insectes, oiseaux ; les sapins envoient leur parfum vivifiant aux poumons affaiblis de la malade ; elle aspire avec délices ces parfums de l'enfance qu'elle n'a pas oubliés.

— Arrêtez, dit-elle, je veux descendre et vivre sur cette terre bien-aimée ma dernière heure de force.

Appuyée d'un côté sur Marie-Sophie, de l'autre sur Amédée, elle s'avance sur le sable jonché de fleurs ; le vent secoue les grappes des marronniers et fait pleuvoir comme une petite neige blanche sur la tête de la jeune femme qu'elle couronne ainsi pour le ciel.

Madame de Ribienne, ne s'étant pas senti le courage d'aller au devant de la malade, se tenait en prières dans le petit oratoire ; elle s'élança au dehors au bruit de la voiture et s'avança vers sa pauvre enfant, mesurant à sa pâleur et à ses pas défaillants la grandeur du sacrifice que Dieu lui imposait.

Il n'y eut ni cris, larmes : " Ma mère ! ma bonne mère ! — Ma chère enfant ! " Puis des baisers et le silence.

Bientôt elle fut couchée dans cette petite chambre où elle avait dormi enfant, où chaque soleil avait salué son réveil joyeux ; la même chambre où, jeune fille, elle avait rêvé de longs jours heureux.

— Ah ! qu'on est bien ici ! disait-elle fréquemment, comme pour payer les bontés de ceux qui la veillaient, la soignaient et la pleuraient.

Hélas ! on eut beau l'entourer de sollicitude, de caresses et d'amour, la volonté de Dieu ne lui accorda que quinze jours de vie après son arrivée à Argentan. Soit que le voyage l'eût fatiguée, soit que les émotions contenues, mais non moins fortes de la réunion de famille, eussent épuisé les derniers restes de vie d'Annonciade, il est certain qu'elle déclina si visiblement que la moindre illusion, si naturelle cependant dans un cas semblable, était impossible.

Oui, la mort venait prendre dans ses dix-neuf ans cette jeune femme dont la vie commençait à sourire. C'est toujours ainsi qu'elle agit et qu'elle fauche ; la mort aime les gens heureux. Un calme étonnant, une force d'âme en désaccord avec la nature habituellement timide de cette femme, transfigurèrent ses derniers jours ; sans révolte et presque sans regret elle avançait vers le dernier sommeil les lèvres souriantes et le cœur soumis. Marie-Sophie, au contraire, cette âme d'homme domptée dans le passé avec une vigueur sévère, succombait à la douleur qui la frappait dans sa sœur chérie. " On se trompe quand on croit que c'est la faiblesse seule qui a besoin d'appui, dit madame Swetchine ; c'est bien plus souvent la force : une paille, une plume se soutiennent dans l'air."

Dans les derniers jours de vie d'Annonciade, les rôles semblaient intervertis : Marie-Sophie était anéantie, la mourante donnait du courage à tout le monde.

— Ne pleurez pas sur moi, disait-elle en accablant ses parents de caresses, je ne souffrirai plus.

Elle semblait avoir oublié la jalousie dont elle avait tant souffert, et fit même, la veille de sa mort, une tentative pour prouver à ceux qu'elle aimait que, sur ce point, elle s'était tout à fait vaincue.

Elle tenait les mains d'Amédée et le regardait avec tendresse :

— Vous savez, murmura-t-elle avec un regard dans lequel elle mit toute son âme, que les prières d'une mourante sont sacrées ?

Il frémit. Ses yeux se voilèrent. Il ne pouvait plus dire, comme quinze jours auparavant : Tu ne vas pas mourir.

Elle vit son émotion trop cruelle pour lui permettre de répondre et son visage ravagé par une douleur qui tenait du désespoir. Elle continua :

— Vous êtes jeune, aimant, vous vous remarierez, je vous en conjure, je vous le demande, je le veux.

Il fit de la tête un signe négatif, et se mit à pleurer.

Marie-Sophie entra dans la chambre, la malade l'appela, et désignant du regard Amédée absorbé dans sa douleur, elle dit tout bas :

— Tu l'épouseras.

— Jamais, répondit Marie ; mon frère ! ajouta-t-elle comme pour protester contre tout autre sentiment.

Annonciade se tut. Elle avait fait tout ce que lui suggérait une âme généreuse voulant se dépouiller de tout sentiment personnel, elle ne devait pas, elle ne pouvait pas aller au delà.

La chère enfant, jusqu'à sa dernière heure, ne s'occupa plus que de son âme. Elle fut édifiante de douceur, de patience, de résignation. Son cœur avait cherché le rafraîchissement aux hautes et divines sources et il s'y était abreuvé. Quelques jours avant, et quand une lueur passagère de bien-être la berçait, peut-être, d'une chimérique illusion, elle s'était essayée à comprendre et à envisager l'union possible d'Amédée et de Marie, et tout son cœur s'était révolté. Il lui semblait, dans sa naïveté, que son repos dans le ciel serait troublé par ce souvenir. La raison cherchait bien à la rassurer en lui affirmant que dans l'éternité les petites misères du temps nous paraîtront bien insignifiantes et indignes de l'importance que nous leur accordons au prix de notre repos, de notre sécurité, de notre santé et parfois de notre salut ; mais avant d'être dans le ciel nous sommes sur la terre, et la pauvre Annonciade subissait les légitimes révoltes de l'humanité. Mais quand elle eut purgé sa conscience et son âme de toute souillure, quand ses lèvres eurent senti le con-

tact du Dieu trois fois saint qui venait habiter son cœur, un transformation généreuse s'opéra en elle. Ses pensées s'élevèrent, ses vœux s'élargirent ; ce qui lui faisait peur lui sourit, et pour mettre le sceau à cette impression religieuse, nous avons raconté comment elle chercha à unir, elle-même, sur le bord de sa tombe, ceux qu'elle avait désunis longtemps dans ses affections.

Le prêtre qui l'assistait, et qui la voyait, à dix-neuf ans souriante à l'approche de la mort, craignit qu'elle ne se fit illusion.

— Etes-vous résignée à la volonté de Dieu quelle qu'elle soit, ma fille ?

— Parfaitement !

Et les yeux de la douce créature souriaient comme ses lèvres.

— Vous acceptez la mort ou la vie, selon le bon plaisir de Dieu ?

— De tout mon cœur.

— Vous pardonnez à tous ceux qui vous ont affligée ?

— Tous ceux que je quitte m'ont aimée et je les aime ; je ne leur dois que du bonheur.

Elle ne prononça pas une parole qui ne portât ce cachet de simple et sainte résignation, d'abnégation profonde et touchante, de tendre charité.

Avant de mourir, elle demanda l'oubli, de ses défauts de caractère :

— Je vous aimais bien tous, dit elle avec un sourire angélique ; cependant je vous ai fait souffrir ; oubliez-le, et priez Dieu qu'il me pardonne.

Tous l'embrassèrent sans répondre autrement que par des larmes.

Dans les douleurs et les deuils de cette nature, quand on entoure la couche de mort d'une belle et jeune créature, la personne la plus cruellement déchirée est la mère qui survit à son enfant. Ce n'est point dans l'ordre que celle qui a couché le petit enfant dans un berceau, qui l'a nourri et soigné avec amour pour en faire un homme, le couche également dans sa tombe et reste debout à pleurer sur ses restes.

Madame de Ribienne sentait bien que, quand Dieu prend notre enfant, il arrache le rayon de nos yeux et la vie de notre cœur ; il lui semblait que son cœur se glaçait comme celui de sa fille, que leurs deux vies étaient si étroitement unies qu'en même temps elles

allaient s'arrêter ; néanmoins, elle ne dit pas une fois : " Cela n'est pas juste, " ou, " c'est trop fort ; " non, elle voulut le vouloir de Dieu, et, regardant ses cheveux blancs, dit avec espérance : " Bientôt. "

La cour du château était pleine de gens de la campagne qui quittaient leurs travaux pour avoir des nouvelles de la petite dame. Ils disaient hautement leurs regrets, rappelaient sa bonté, ses bienfaits et accompagnaient les dernières luttes de cet ange des prières les plus ferventes.

Ainsi escortée, à l'approche du soir, elle s'en alla vers Dieu. La terre qui l'avait vue fleurir la vit aussi fauchée dans sa fraîcheur et dans sa jeunesse. Elle paraissait plutôt endormie que morte ; aucune contraction du visage ne révélait qu'elle eût souffert. Dieu l'avait visitée dans sa dernière heure, et un sourire d'une paix inexprimable avait laissé son empreinte sur son blanc et doux visage. La porte ouverte de son appartement livra passage aux domestiques qui vinrent baiser ses mains, et aux gens du village, vieillards qui l'avaient vue naître, petits enfants qu'elle avait caressés, tous venaient en pèlerinage auprès de cette couche dont les idées funèbres semblaient écartées, tant était sereine et belle cette figure d'ange que n'agitaient plus nos misérables passions. Le crépuscule l'éclairait d'une lumière adoucie et le silence du soir n'était interrompu que rarement par un sanglot ou par les prières qui furent dites sans interruption au chevet du lit mortuaire par tous ceux qui, l'ayant aimée, payaient à son souvenir cette dette sacrée.

Pendant deux jours, la cloche du visage pleura à l'angélus, et, au château, il y eut des yeux et des cœurs qui pleurèrent toujours.

XI

SACRIFICE.

Ce n'est point impunément qu'une créature, si adorée qu'elle soit en ce monde, en disparaît par la mort. Les regrets sont ardents, les larmes abondantes, les plaintes nombreuses, mais telle est la déchéance de notre misérable nature que ce qui cesse d'être sensiblement visible à nos yeux tient de moins en moins place dans notre cœur. L'oubli est la loi naturelle et les survivants qui, dans les premiers éclats de leur douleur, croient à son éternité, sont tous consolés par le temps.

A cette fatale loi s'en joint une autre non moins pénible à signaler. Le cœur a horreur du vide. L'affection éteinte voit succéder une autre affection ; la période du deuil est plus ou moins longue, ce qui est certain c'est que le cœur déchiré s'ouvre de nouveau à la vie, au bonheur et sur les ruines d'hier pose l'espérance de demain.

Ces réflexions sont comme le résumé de notre dernière partie et des faits qui nous restent à raconter. Amédée passa deux mois au château de Rémillac après la mort d'Annonciade. Ce temps fut employé en regrets réciproques, en consolations mutuelles ; le deuil était trop récent pour qu'aucune pensée étrangère à la chère morte pût se glisser dans les cœurs qui l'avaient si ardemment aimée.

Quand Amédée se trouva seul à L... sa tristesse prit une teinte plus calme. Soit que ses occupations forcées fussent le premier stimulant de retour à la vie pratique, soit que devint plus présent le souvenir des peines qui avaient assailli la majeure partie de son séjour en ce lieu, soit que le grand destructeur de toutes choses, le temps, fit déjà son œuvre, chacun de ces motifs séparés et tous réunis diminuèrent un peu chaque jour les larmes comme les crêpes.

C'est ainsi qu'il atteignit les vacances et qu'il se rendit à Rémillac sans défiance de lui-même et ne soupçonnant pas qu'un cœur calme est presque un cœur vide.

Au château la sécurité était égale. Madame de Ribienne ne voyait plus en Amédée qu'un fils ; Marie-Sophie un frère. Pour Médéric, étranger aux orages intérieurs de famille, et d'ailleurs constamment aux prises avec la souffrance physique, il vivait dans une espèce de quiétude ou plutôt de somnolence morale que son entourage s'efforçait d'augmenter.

Quand Amédée arriva à Rémillac, cinq mois avaient passé sur le deuil de la famille ; l'herbe verdissait sur la tombe d'Annonciade et les ifs plantés à l'entour poussaient de jeunes rejetons ; la douleur avait pris ce caractère uniforme qu'elle devait garder longtemps, sinon toujours, et qui n'empêche pas les innocentes et légitimes distractions de l'intimité.

C'est avouer que la présence d'Amédée fut une véritable fête dans la famille de Ribienne et que nous pourrions reprendre notre histoire par le commencement, Annonciade de moins, et l'affection qui, dès le premier chapitre, débordait du cœur de notre héros. La première a bien pour jamais disparu ; quant au sentiment si mobile que nous avons nommé en second comme absent, il est de ceux qui revivent et sortent du linceul aussi vivaces que les plantes du printemps après le long sommeil de l'hiver.